

Iroquois. Le chef de la famille fut lié, mais les Iroquois, voyant la femme occupée de ses enfants, ne crurent pas nécessaire de la mettre aux liens. Cette courageuse Algonquienne, profitant du sommeil des Iroquois, saisit une hache, en fendit la tête d'un de ses ennemis, coupa les cordes qui attachait son mari et s'élança sur un autre Iroquois qu'elle tua. Les trois autres Iroquois réveillés au milieu de cette bagarre prirent la fuite et l'Algonquienne et son héroïque compagne rentrèrent avec leurs enfants au sein de leur peuplade.

M. de Montmagny avait établi une ferme sur l'Île-aux-Oies; après son départ cette ferme avait été vendue au sieur Moyen, bourgeois de Paris, qui était venu s'établir sur cette île avec sa femme et ses quatre enfants, et des hommes pour cultiver ses champs. En mai 1655, alors que M. Moyen s'était avancé avec sa femme à quelque distance de leur maison, des Iroquois sortirent d'un taillis où ils s'étaient cachés, tuèrent M. et Madame Moyen, pénétrèrent dans la ferme, immolèrent les hommes et emmenèrent les enfants prisonniers (un petit garçon de huit ans et trois petites filles.)

En remontant le fleuve, ces Iroquois rencontrèrent au-dessus de Trois-Rivières, une flottille de canots montés par des Français et des Algonquins: ceux-ci avaient avec eux des prisonniers iroquois qui furent échangés contre les petits enfants de la famille Moyen. Plus tard une des jeunes filles épousa le Sieur Dugué, et une autre se maria à M. Lambert Closse que nous connaissons déjà.

Voici comment ces Français et ces Algonquins s'étaient emparés des prisonniers iroquois qui furent ainsi échangés. Il y avait eu une petite rencontre dans laquelle les Français avaient fait un prisonnier; les Français et les Algonquins se trouvaient partagés en deux bandes, dont l'une occupait la tête d'un petit rapide: des Iroquois arrivèrent à la tête du rapide pour parlementer avec les Français et délivrer le prisonnier, et deux de leurs canots furent successivement entraînés par le courant et saisis au pied du rapide par les Français, le premier canot ainsi engagé dans le courant contenait cinq Iroquois et le second trois.

Les Agniers profitèrent de la circonstance de ces échanges pour renouveler leurs propositions de paix si traitreusement interrompues. Ils déclarèrent qu'ils n'en voulaient pas du tout aux Français, mais qu'il leur était impossible de pardonner aux Hurons et surtout aux Algonquins. Alors on prit un moyen terme et la paix fut conclue aux conditions qu'elle s'étendrait aux Français dans toute l'étendue des pays fréquentés par eux, et que, pour les Hurons et les Algonquins, elle n'aurait d'effet que jusqu'à Trois-Rivières, le haut pays demeurant soumis pour tous les sauvages aux lois de la guerre.

Les Iroquois demandèrent qu'on leur envoyât le Père Le Moine, comme ambassadeur, et ils donnèrent à ce Père le nom sauvage d'*Ondessonk* qu'avait porté le vénérable Père Jogues. — Le Père Le Moine alla chez les Agniers et on croit même qu'il se rendit jusqu'à Manhattan, chez les Hollandais qui avaient eu beaucoup à souffrir récemment de la part des sauvages leurs voisins. — Le Père fit ratifier le traité et parla de Dieu et de l'évangile à ces farouches sauvages.

Le Père en remontant la rivière avait rencontré des canots onnontagués qui se rendaient à Québec. Sur ces canots se trouvait un grand chef et une capitainesse, sa femme. Le titre de capitainesse était donné chez les sauvages soit à titre héréditaire, soit en récompense de quelque grande action. La femme dont il est question ici, paraît avoir été une femme de beaucoup d'esprit, qui désirait ardemment de venir à Québec, surtout pour voir les religieuses dont elle avait entendu parler. Elle assista aux examens des Ursulines et fut charmée de tout ce qu'elle y vit: elle lia prompte et durable amitié avec les bonnes religieuses et leurs élèves; mais surtout avec une jeune sauvagesse de 15 ans nommée *Marte*, élève distinguée des Ursulines: les deux sauvagesse se firent des présents et la capitainesse emporta en laissant Québec les meilleures souvenirs de son voyage.

Avec les ambassadeurs Onnontagués partirent les Pères Chaumonot et Dablon. Le Père Chaumonot avait fait sous les Pères Brebeuf et Daniel un rude apprentissage des missions sauvages; il avait travaillé avec le Père Brebeuf à une grammaire huronne et il parlait la langue huronne, — iroquoise à la perfection. Ses succès comme orateur furent grands et il savait si bien allier le langage poétique et figuré des sauvages aux moyens que lui fournissait son éducation européenne, qu'il jetait les sauvages dans l'admiration. Le Père Dablon, de son côté, était musicien et il avait emporté avec lui quelques instruments de musique, avec lesquels il charmait les loisirs des sauvages. Les Pères furent reçus avec enthousiasme chez les Onnontagués.

Les Pères s'efforcèrent de profiter de tous ces avantages pour jeter au milieu de ce peuple la bonne semence de l'évangile. Ils enseignèrent aux sauvages les commandements de Dieu et s'ingénierent à profiter de tout pour amener ce peuple si grossier et si matériel aux croyances si relevées du christianisme.

Les Onnontagués construisirent pour les Pères une petite chapelle au milieu de la grande bourgade d'Onnontagué et souvent les missionnaires pour se rendre agréables aux sauvages, allaient tenir la *Sainte*

*Assemblée*, comme on disait, dans les cabanes et quelques fois on alla même y dire la messe.

Malgré le succès de la mission des Pères chez les Onnontagués, on comprend facilement que, dans un pareil milieu, leur position n'était rien moins qu'assurée. Soit malveillance ou crédulité, on répandait sans cesse mille nouvelles dont les chefs venaient demander raison aux missionnaires. — On vint annoncer aux Onnontagués que les habitants de Montréal s'étaient emparés de quelques-uns de leurs frères qui, selon les autres, avaient été mis à mort. Les chefs vinrent trouver les Pères et leur dirent: — "Ce sont vos lettres qui ont fait cela!"

Le Père Chaumonot s'efforça de faire comprendre aux sauvages qu'il ne pouvait en être ainsi; qu'il était absurde de supposer qu'eux, missionnaires habitant le pays onnontagué, eussent écrit des choses capables de faire mettre à mort les guerriers Onnontagués; mais ces raisons si plausibles avaient un médiocre effet sur l'esprit des sauvages, qui, en cela, ne différaient guère des autres peuples toujours prêts à s'en laisser imposer par des nouvelles et des fabrications. Le Père Chaumonot ajouta qu'il était certain que la nouvelle de l'emprisonnement d'Onnontagués à Montréal était fautive, et il proposa d'envoyer le Père Dablon, ou de descendre lui-même à Montréal avec des députés onnontagués pour s'assurer de la chose. Les sauvages acceptèrent la proposition et alors passant, comme c'est toujours le cas pour les masses, à un tout autre ordre d'idées, ils prièrent le Père Dablon, qui fut choisi pour aller à Montréal, de vouloir faire son possible pour leur amener des colons français.

Le Père Dablon descendit donc à Montréal avec ses députés onnontagués, et après avoir constaté la fausseté de la nouvelle, se rendit à Québec où il s'occupa du soin de recruter des colons pour aller fonder un établissement français chez les Iroquois, et chose assez étonnante, il réunit, en peu de jours, cinquante hommes qui, de suite, firent leurs préparatifs et partirent pour le pays haut. Ce fait est une nouvelle preuve de cet esprit de sacrifice, que faisait naître et que soutenait une foi religieuse vive et profonde, qui animait nos ancêtres: ils allaient ainsi, au nombre de cinquante, s'enfoncer au milieu des forêts, s'aventurer au sein d'une nation sauvage cruelle, perfide, naturellement ennemie des Français et comparativement puissante; et cela, non pas pour faire fortune, non pas pour aller à la recherche de l'or; mais pour répondre à l'appel de pauvres missionnaires et pour faciliter la rentrée de peuples idolâtres au sein de la Sainte Église Catholique. S'il peut y avoir de l'héroïsme dans les actions de l'homme, en voici bien certainement et qui porte avec un caractère exceptionnel de grandeur un caractère aussi exceptionnel de noble simplicité.

Le Père Dablon, quatre ou cinq religieux, ses colons et ses sauvages partirent de Québec à la mi-mai pour remonter le fleuve. C'était un long voyage en canot, les rapides étaient longs, nombreux et une troupe de près de 80 hommes devait nécessairement marcher avec assez de lenteur dans les portages. Les provisions firent bientôt défaut, il fallut s'arrêter pour chasser et vers la fin du voyage, même, on manqua presque complètement d'aliments. Les Français qui n'étaient pas accoutumés comme les sauvages à marcher trois ou quatre jours sans manger, fatiguaient beaucoup: alors quelques Onnontagués prirent les devants et quand on entra dans la rivière Oswégo, on rencontra des canots chargés de provisions qui venaient au-devant des voyageurs. Un incident du voyage de ce parti trouvera plus loin sa place.

Les Français furent reçus par les Onnontagués avec des démonstrations extraordinaires d'une joie si naïve que le Père Chaumonot, écrivait que, alors même que plus tard les Français seraient trahis par ces sauvages, il ne pourrait mettre cette trahison sur le compte de leur mauvaise foi actuelle: tant il était convaincu de la sincérité de la joie exprimée par les Onnontagués à l'arrivée des colons et du Père Dablon.

Les Français choisirent pour emplacement de leur colonie une colline située dans le voisinage immédiat d'un petit lac appelé *Ganantaha*. Ce lieu était bien disposé pour la défense, et se trouvait à peu près isolé de la bourgade voisine des Onnontagués; ce choix était une précaution prise par les colons qui connaissaient et la perfidie et la versatilité de caractère des Iroquois. On savait du reste qu'il y avait des hommes sages et des hommes d'honneur parmi les chefs onnontagués, il y avait aussi dans la tribu une jeunesse folle, turbulente et indisciplinée et des âmes perverses: on prenait donc ses précautions et on construisit sur la hauteur de *Ganantaha* un petit fort capable de mettre la colonie à l'abri d'un coup de main.

Les Iroquois étaient alors en guerre avec les Ériés. Voici comment cette guerre avait été rallumée: Les Ériés avaient envoyé 30 ambassadeurs chez les Tsomontouans pour traiter de la paix: — pendant qu'on traitait ainsi, de jeunes écrivains de la tribu des Ériés tuèrent deux Onnontagués: — à cette nouvelle, les Tsomontouans s'emparèrent des ambassadeurs, dont cinq seulement échappèrent, et les firent périr au milieu des tourments. Des engagements suivirent, et deux Iroquois furent faits prisonniers et donnés à des familles qui avaient perdu leurs